

« *RECONQUISTA DE ESPAÑA* »

Parcours du guérillero

Miguel SÁNCHEZ

lors de l'opération du Val d'Aran

(19 octobre - 27 octobre 1944)

et ensuite

(1944 - 1947)

par

Emilia SÁNCHEZ

Saint-Girons, janvier 2006

Sommaire

Préface	p. 3
Sánchez Miguel, membre régulier des forces espagnoles de guérilleros	p. 4
Qui sont les guérilleros ?	p. 4
Mon père	p. 5
Personnel de la 468 ^e brigade	p. 7
L'épisode du Val d'Aran	p. 12
Contexte politique	p. 12
Un projet fou ?	p. 12
Incursion dans le Val d'Aran	p. 14
19 octobre 1944	p. 14
Les derniers jours du capitaine Ramón	p. 15
L'après Val d'Aran, entre Barcelone et Madrid	p. 21
Valdepeñas, décembre 1944 — avril 1947	p. 22
Retour en France : 1947	p. 23
Une dernière anecdote personnelle	p. 24
Conclusion	p. 25

*A mon père,
A tous ses compagnons,
A toutes les familles concernées...*

*« Qui n'a pas de passé...
... n'a pas d'avenir... »*

Préface

Pourquoi aujourd'hui, soixante ans après, ce besoin de lutter contre l'oubli ?

Les causes sont plurielles : tout d'abord un « oubli volontaire » de la part de l'intéressé afin de se reconstruire pour un nouveau départ dans la vie ; puis un manque de communication, des informations tardives et enfin une prise de conscience de ma part d'une échéance inexorable ; influencée dans tout cela par mes propres valeurs et celles de la famille : démocratie, république, etc., avec l'être humain, au centre.

Je considère donc ce récit comme un « devoir de mémoire » qui s'adresse à ceux qui s'intéressent à cette période de l'histoire de l'Espagne (étroitement liée à celle de la France à cette époque-là) et plus particulièrement à la famille et aux descendants de ce guérillero.

Précisons, dans un premier temps, que, s'ils furent une dizaine de milliers dans les Pyrénées et trois à quatre mille dans le Val d'Aran, aucune généralisation n'est possible concernant le parcours de ces combattants. Chacun va vivre son parcours en fonction de consignes, certes, mais surtout des aléas du moment : problèmes de météo, de santé, d'erreurs d'orientation, de peur... Il faut rappeler par-dessus tout, l'insuffisance dans la préparation de ce projet.

Ce récit concerne donc le soldat Miguel Sánchez, mon père, qui se refusa, à tort ou à raison, à abrégé ce parcours pourtant probablement voué dès le début, à l'échec.

Emilia Sánchez

SÁNCHEZ Miguel, membre régulier des

FORCES ESPAGNOLES DE GUÉRILLEROS

luttant pour la libération de la France



Qui sont les guérilleros ?

Les guérilleros (en espagnol : *guerrilleros*) vont se recruter parmi les réfugiés politiques espagnols, la plupart ayant fait la guerre en Espagne. Ils agiront dans le cadre de la *Agrupación de Guerrilleros Españoles* (Regroupement de Guérilleros Espagnols).

Un certain nombre interviendront aussi au sein de réseaux français où leur connaissance de la guérilla sera une aide précieuse.

Pour les guérilleros, résister en France contre l'occupant nazi et rétablir la démocratie en Espagne se fondent dans un même idéal. C'est dans ce contexte de « Résistance » que les guérilleros, parallèlement à leur action sur le terrain, poursuivront et cultiveront leur idéal anti-franquiste et l'espoir de rétablir la démocratie.

Guerrillero a été curieusement francisé avec un « r ».

Miguel SÁNCHEZ GARCÍA

né à Valdepeñas (Ciudad Real) en 1913 ;

famille de vigneron, 6 enfants ;

mai 1936 : retour du service militaire dans l'armée républicaine ;

juillet 1936 rappelé à Madrid au début de la guerre civile ;
faute de moyens militaires il est renvoyé au foyer sans avoir combattu ;
(l'idée générale était que la guerre serait de courte durée) ;

1937 : rappelé à nouveau à Murcie, combattant aux côtés des Brigades Internationales, il est blessé en février, à la *batalla del Jarama* (près de Madrid) : il perd un oeil lors d'une très violente attaque hispano- allemande ;

1938 : ne repart plus au front et retrouve la 11^e Brigade Internationale à Albacete.

Il y est nommé chef de service à la gare : gestion des convois (arrivée des Internationaux : 100 à 200 par semaine, des soldats et des blessés).



Miguel Sánchez, au centre

Lorsque les forces franquistes sont annoncées, évacuation en direction de la Catalogne : un convoi de 62 wagons principalement chargé de matériel sanitaire. Ces wagons et la voie ferrée seront très sérieusement endommagés par un bombardement. Le convoi sera assez longuement immobilisé pour les réparations.

1938 : infirmier à l'hôpital de Vich en Catalogne. C'est là qu'il rencontre sa future épouse,

elle même sur les routes de l'exode, en provenance des Asturies.

1939 : *Retirada* (retraite) et exil en France. Son jeune frère Leandro, né en 1917, blessé à la bataille de Teruel, disparaît en février 1939 à Barcelone (on ne sait dans quelles circonstances).

Camp d'internement à Saint Cyprien puis au Barcarès.

Après trois mois de camp, il accepte d'être enrôlé dans une « Compagnie de Travailleurs Étrangers » et part dans les Alpes.

Au moment de la déclaration de guerre, grâce à un gendarme originaire de Pamiers, il peut rejoindre Saint Lizier, près de Saint Girons, où il retrouve de la famille.

1940 : retrouve sa *novia* (fiancée), ils se marient à Saint Lizier.

1941 : naissance de sa fille Emilia.

1940-1943 : travaille dans la Fonderie Caire, à Saint Girons, aux conditions de la guerre : 10 mois payés - 2 mois pour la défense nationale.

1943 : des raisons familiales le font quitter Saint Girons pour Bordeaux.

1944 : retour à Saint Girons après la Libération du Midi. C'est là qu'il retrouve ses compatriotes, guérilleros, au maquis où sont nées les vellétés de revanche.

C'est dans ce milieu qu'il se porte volontaire pour participer à l'opération du Val d'Aran ainsi qu'à sa préparation.

Il ne reprend pas le travail, accaparé par les retrouvailles avec les autres guérilleros qui poursuivent leur action dans les maquis auprès des Français (recherche des Allemands, des collaborateurs ...) échafaudant le projet de Reconquête.

Le Q. G. des guérilleros et des maquisards se situe maintenant au « Château des Bourges » saisi par les Résistants, mais les réunions se tiennent à l'École Libre du Boulevard.

Pour la Reconquête, il faut des hommes. Le recrutement s'avère difficile. Les organisateurs se déplacent fréquemment à la recherche de volontaires en animant des réunions à Castillon, Seix, Sentein : certains refusent, d'autres n'osant avouer leur crainte, se cachent. Les Français leur disent souhaiter les aider mais ont encore trop à faire en France.

Finalement, pour cette unité de guérilleros le nombre des recrues s'élève à 180 (cf document suivant), plus une cinquantaine dont les noms n'apparaissent pas.

Le départ est fixé au 19 octobre et celui-ci s'effectue par petits groupes censés rester en relation afin que circulent les informations.

Personnel qui compose la 468^e brigade.

204 DIVISION
468 Brigade

RELACION DEL PERSONAL QUE COMPONE ESTA BRIGADA

M A N D O

Comandante	D. ALFONSO MOHEDANO SANCHEZ	Jefe Brigada	1-6
Teniente	DN. AQUILINO BASELGA CATALA	Ayudante	-7

ESTADO MAYOR

Comandante	D. FIDEL PUERTO BURGOS	Jefe E.M.	1-
Capitan	D. RICARDO ESCRIG GONZALVO	J. 3a y 5a Seccion	1-6
"	D. SEBASTIAN GIMENO ESCUDER	J. 1a t 4a	2-6
Hosp.	D. ROBERTO DURAN PABLO	J. 6a	2-6
"	D. MANUEL BELTRAN SALVADOR	J. act. 6a	1-
Teniente	D. CLAUDIO EIZEMENDI AMUTIO	J. 2a	1-6
Hosp. Soldado	D. ROBERTO LEON PABLO		2-6
"	LUIS TERRES NUEVAS		2-6
"	MIGUEL CANO RUIZ		3-6
Enf.	D. JUAN SANCHEZ		2-6
"	TOMAS LUCAS HIPOLITO		0-

CUARTEL GENERAL

Teniente	D. MIGUEL CARRIZO MONCADA	Gov. y Enlace	3-
Sargento	D. FIDRIAN MOLANO MAZAGA	Jfe. Escolta	1-6
Soldado	D. FRANCISCO REGINCO SERRA	"	1-
"	MARIANO BODERAS RIBERA	"	0-
"	PEDRO BONRELLI CLARAMUNT	"	5-6
"	LAZARO CANO RAMIREZ	"	4-6
"	ANTONIO PERAL SERRANO	"	1-6
"	DELFIN RODRIGUEZ VAZQUEZ	"	1-
"	FELIX SANTOS TORO	"	0-
"	ANGEL PINTO SORIANO	"	1-6

SANIDAD

Teniente	D. CARLOS TENA TENA	Jefe Sanidad	1-6
Soldado	FRANCISCO GARCIA GUILLEN	Enfermero	3-6

INTENDENCIA

Soldado	D. ROBERTO GUILLEN SAIZ		1-6
---------	-------------------------	--	-----

CUERPO DE TREN

Teniente	D. FERNANDO FELIU MIR	Jefe	2-6
Soldado	ANASTASIO GARCIA CORNELIA,	Conductor	2-6
-"-	MANUEL CHICO SILVA		1-6
-"-	FERNANDO FERNANDEZ TORRIJA		1-
-"-	ARMANDO PICAZO AMBEL		1-6

PRIMER BATALION

Comandante	D. RICARDO PIQUER MONTANA	Jefe	2-6
Sargento	D. JOAQUIN GUDIEL GUTIERREZ		3-6
Soldado	RICARDO VILLANUEVA BONILLO		0-
-"-	BARTOLOME BELMONTE BELMONTE		0-
-"-	ANGEL BENEDITO ATRIAN		1-6
Capitan	D. JUAN JOHER POLO		2-6
Teniente	D. PEDRO LOPEZ VALERA		1-6
Sargento	D. DIONISIO ZABAL SOTO		2-6
Cabo	TEODORO CASTILLO TRENADO		0-7
SOLDADO	FRANCISCO MORENO RIBAS		1-6
-"-	LUIS SANCHEZ GONZALEZ		1-6
-"-	ZACARIAS LARRAGA CORTES		3-6
	RAMON RAMOS LLAS		2-6
	JAIME MARTI PASCUAL		-6
	MANUEL CRISANTOS CARMONA		-6
	MANUEL MARTINEZ FERRIZ		1-6
	ELEUTERIO DEL HOYO RODRIGUEZ		1-6
	AGUSTIN PEDROLA FONT		-6
	JUAN ESCUTE BUQUE		-7
	ANTONIO CREUS TORRES		-6
	RAMON SANZ BOBORULL		-6
	JOSE MONTLLEO GENOVAR		0-
	German TENLIERE		1-
	ENRIQUE SATUE VIVES		2-6

SEGUNDO BATALLON

Comandante	D. LAUREANO ARAGON CERESUELA	Jefe	1-0
Cabo	RAFAEL REYES CASTILLO		-7
"	ANDRES VALDIVIA PUERTAS		1-
"	FRANCISCO CENTURION ALVAREZ		1-6
"	FRANCISCO IZABAL CAJAL		0-
Soldado	ANTONIO GARCIA NIETO		1-6
"	ANGEL GONZALEZ POL		1-
"	TOMAS BOYO AYMERIC		2-6
"	RAFAEL MARTINEZ GIRADO		4-6
"	DANIEL LAHOZ JULVE		-7
"	GREGORIO BURGOS CESPEDES		4-6
"	HIPOLITO BELENA MORENO		1-6
Sargento	JAIMES PASCUAL DE LA VIGA		3-6
Soldado	LUIS ALVAREZ MORENO		1-6
"	JUAN RODRIGUEZ JARA		
"	PEDRO MATEO CANTOS		0-

Mas 24 hombres de los 50 enviados por la Division de los cuales se ignora el nombre.

TERCER BATALLON

Comandante	D. INDALECIO VALLEJO ALVAREZ	Jefe	1-6
Capitan	D. FLORIAN MUNOZ GOMEZ		3-6
"	D. JOSE SAIGADO RODRIGUEZ		166
Teniente	D. ANTONIO GARCIA RETAMERO		0-7
"	D. JUAN PEREZ MORILLAS		1-
Sargento	D. CASIMIRO ALGOBIA MANZANERO		3-6
"	D. RAFAEL DURAN CINTAS		-7
"	D. VICENTE ROMERO CASADO		1-6
Cabo	MANUEL RUS PALACIOS		16
"	ANTONIO ROBLES CANTOS		-7
Soldado	MAGIN LOPEZ PRIETO		1-6
Cabo	PEDRO SALAS REYES		1-
Soldado	MIGUEL SANCHEZ GARCIA		-6
"	RAMON PORTET SULLA		2-6
"	PATROCINIO LOPEZ MURGA		1-
"			

Soldado	EZEQUIEL BOYANO LOPEZ	1-
	BLAS SANCHEZ PEREZ	-7
	MARCELINO MARCO ALCOLEA	1-6
	JUAN RAMIREZ MORIANA	1-
	JAVIER ESPARRELL CASTILLA	3-6
	ANGEL MARTINEZ FERRIZ	3-6
	JACINTO HERNANDEZ CHANCA	0-
	JUAN RUIZ CRUZ	1-6
	LUIS MONTES SANCHEZ	1-
	BALTASAR ALVAREZ SALINAS	1-6
	DIEGO RODRIGUEZ GONGORA	1-
	ISIDRO RENENAQUE SORIANO	3-6
	ESTEBAN LARGE MOY	0-7
	ISIDRO SEMPERE BERBEGAL	1-
	MODESTO PALACIN RASO	0-

CUARTO BATALLON

Comandante	D. ANSELMO RAMIREZ FERNANDEZ	-7
Capitan	D. RICARDO JUAN AMOROS	3-
"-	D. FLORENTINO DOMINGUEZ GOMEZ	1-
Teniente	D. FELIX DOMINGUEZ	3-6
"-	D. MIGUEL GUILL MONLLOR	3-
"-	D. JOAQUIN GALLEGOS MARTINEZ	3-
Sargento	D. ANTONIO CANETE PANTALEON	3-6
"-	D. JUAN LOPEZ PAREDES	3-
"-	D. TORIBIO GRACIA GARGALLO	-7
Cabo	FRANCISCO MARTINEZ CORTES	3-6
"-	BELISARIO MARTINEZ FERRIZ	1-6
"-	JOSE COTS GOMEZ	-7
"-	ANTONIO RAMIREZ GARCIA	1-6
Soldado	JOSE RAMIREZ FERNANDEZ	-6
"-	PASCUAL LOPEZ LOPEZ	-7
"-	FRANCISCO MARTINEZ	0-
"-	JOSE PELUAGA ALAPON	0-
"-	AGUSTIN VIERA MIRANDA	1-
"-	ANTONIO LOPEZ RIERA	3-6
"-	MAHOMED LARABI	0-

Mas 25 hombres de los 50 enviados por la Division y de los cuales se ignora el nombre.

PERSONAL QUE QUEDA EN REPRESENTACION DE LA BRIGADA
EN SEIX (Ariège) Y BAJAS POR TRASLADO A OTRA UNIDAD.

Capitan	D. MODESTO DURAN PADRO	Hospital St.Girons	2-
Teniente	D. ANTONIO GUILLEN AGUERRA	Intendente	2-
"	D. LUIS CANTERO BARAMBIO	Enfermo	1-
Sargento	D. FRANCISCO FERNANDEZ CASTANEDA	- Agrupacion	1-
"	D. JUAN COZAS CASTRO	Hospital St.Girons	1-
"	D. HERMENEGILDO RICHARD GONZALEZ,	Enf. en Seix	3-
Cabo	D. ENRIQUE GIMENEZ HERNAN	" "	3-
"	D. JAIME COROMINAS PALLAS	" "	-
"	D. JOSE SEBASTIAN UNZUE	" "	1-
"	D. MARIANO MARTI EGEA	" "	1-
Soldado	ROBERTO LLADO FONT	Hospital St.Girons	2-
"	JUAN LLECET GRAU	En Seix	1-
"	FRANCISCO ORTUNO YEBRA	"	0-
"	JULIO CANO PINERO	"	1-
"	LAUREANO CLARO LAMAS	"	0-
"	ALEJO CARRIO SANCHEZ	"	1-
"	RAFAEL ROCA IBANEZ	"	1-
"	TOMAS LUCAS PLANS	"	2-
"	JOSE PARDO ROSADO	A la Agrupacion	1-
"	BENITO ALVAREZ RODRIGUEZ	"	1-
"	ALEJANDRO RIOJA FRIAS	"	1-
Sargento	D. JOSE CHAPEL SALGUEIRO	A la Division	4-
Soldado	ANTONIO SORIANO CARMONA	Enfermo en Seix	-
"	JUAN RICO MENDEZ	En Seix	3-
"	JUAN RODRIGUEZ JAQUET	"	0-
"	FELIPE RUIZ LOZANO	"	0-
"	HIPOLITO GONZALEZ MEDINA	Enfermo en Seix	2-
"	RAMON IZABAL LAGOTIERA	" "	3-
"	FERNANDO AGUIRRE CORTARRABIA	" "	1-
"	JUAN GARCIA MADRID	" "	0-
"	JUSTO ELGUETA GABILONDO	En Seix	1-
"	MELVOJE LUKNITCH	Hospital St?Girons	1-
"	CARLOS SERTORIUS	" "	1-
"	KARL SPRIERNL	" "	1-
"	FERNANDO GONZALEZ GUERRERO	En Seix	1-
"	ANTONIO DURAN	Enfermo en Seix	-
"	AGUSTIN GONZALEZ PADILLA	" "	-
"	FERNANDO MARIGIL SANZ	En Seix	1-
"	CIPRIANO BASARRATE ARRIETA	Enfermo en Seix	3-
	Jose M.º Juste Martin	" "	" "

L'épisode du Val d'Aran

Contexte politique

En août 1944, le sud de la France est libéré grâce aux Alliés soutenus par l'action de la Résistance, et tout particulièrement dans cette zone, par les guérilleros.

Dès 1941, un mouvement de lutte politique s'était constitué pour la « Reconquête de l'Espagne » sous l'égide de la U N E (*Unión Nacional Española*, Union Nationale Espagnole) ouverte à toutes les sensibilités politiques. Avec le déplacement du front vers l'Est et la fin de

la guerre qui paraît proche, Franco est en train de perdre un de ses meilleurs alliés. Cette fois la U N E espère que les grandes puissances appuieront les républicains espagnols, donc que le moment est propice à une action militaire visant à renverser Franco.

Un projet fou ?

Vicente López Tovar, chef de la 204^e division des guérilleros signe l'ordre : « Reconquête de l'Espagne » à partir de l'invasion du Val d'Aran. Trois à quatre mille guérilleros devraient l'occuper pendant quelques jours en ce mois d'octobre (à partir de trente endroits d'incursion) et procéder à des attentats et à une intense propagande en attendant un soulèvement général des Espagnols de l'autre côté de la frontière. Le gouvernement français aurait promis son aide.

En réalité, dès l'origine, le projet pêche par une complète ignorance de la situation réelle, politique et matérielle, en Espagne. Quant à une éventuelle aide du gouvernement français avec son aviation inexistante dont parlent les représentants de la « *agrupación* » elle paraît relever du vœu pieux. A cette date Hitler n'est pas abattu et la Reconquête de l'Espagne est loin d'être la priorité des Alliés.

Cet épisode (très bref : environ du 19 octobre au 27 octobre jour où López Tovar ordonne l'arrêt des opérations), mais très fort symboliquement, fut longtemps passé sous silence.

Aujourd'hui tout un chacun prenant connaissance de ce fait historique s'étonne et manifeste une grande incrédulité face à cette offensive que certains auteurs réduisent à un « baroud d'honneur » faisant fi du contexte qui prévalait en l'été 1944. Ils l'expriment en des termes tels que : naïveté, inconscience... voire de façon plus péjorative : projet farfelu : « mais ils allaient au casse - pipe ! »

Comment en effet ne pas s'étonner qu'après une guerre fratricide de trois ans en Espagne, l'exil et les camps de concentration, puis un 2^e conflit dans leur pays d'accueil, la France, que ces hommes, jeunes soldats pour la plupart (parfois époux et pères) s'engagent pour la 3^e fois dans un combat qui apparaît effectivement disproportionné, utopique mais également malvenu dans une Europe en ruine et lassée de la guerre ?

Mais, et je cite Henri Farreny (colloque à l'Université de Toulouse Le Mirail par l'Amicale des Anciens Guérilleros Espagnols en France, 4 décembre 2004) : « *Les puissances de l'Axe étaient en grave difficulté. Le mouvement anti-fasciste était devenu une force de premier plan, politiquement et militairement, au niveau mondial. Pour les démocrates, pour une grande part de la jeunesse notamment, il était naturel de poursuivre l'action afin d'abattre tous les gouvernements incarnant le fascisme.* »

Ajoutons à cela une certaine désinformation à la base : certains dirigeants conscients cependant des risques n'ont pas su après l'euphorie de la Libération stopper à temps ce projet magnifique mais un peu fou.

Alors : NAIVETÉ ou FOI ?
 CRÉDULITE ou IDÉAL politique ?
 IMPRUDENCE ou JUSQU'AU-BOUTISME ?

« Ce sont ses valeurs personnelles, me dira un ami, et de celles-ci, personne ne peut discuter ».

C'est dans ce contexte-là que Miguel Sánchez, porté par un espoir insensé, comme tous les autres guérilleros, s'engage dans le Val d'Aran.

Pas de discours contestataire : il part... avec l'idée d'aller jusqu'au bout donc pas de remise en question, pas plus que d'envolées lyriques en haut des cimes. Ce projet répond à un espoir

jamais éteint : reconquérir son pays et le délivrer du joug fasciste.

Voici le récit que m'a confié mon père.

Incursion dans le Val d'Aran

« *Malgré des uniformes assez hétéroclites, ils sont relativement bien dotés en armes légères avec des pistolets mitrailleurs, des fusils automatiques mais parfois aussi des armes datant de la Première Guerre mondiale.* » (selon José Cubero : Les Républicains espagnols, éditions Cairn, 2004, p. 264). Dans ce même ouvrage, p. 263, José Cubero cite un témoignage de guérillero : « *Cet automne est précoce, un froid rigoureux tombe sur les Pyrénées. Les hommes sont mal équipés, brodequins usés, vêtements de récupération de l'armée française, allemande, des Chantiers de jeunesse, etc. Les vivres n'ont pas de grandes réserves et sont transportés individuellement...* ».

19 octobre 1944

Une fraction de sa Brigade, la 468^e (voir précédemment la liste des effectifs) s'engage dans le Val d'Aran, par petits groupes censés rester en liaison afin de communiquer (« *haciamos enlaces* »). Miguel Sánchez part en tant qu'infirmier, puisque pendant la guerre civile, en Espagne, après sa blessure, il l'avait été pendant presque deux ans, et n'était donc pas armé.

Dès le début, les conditions météorologiques sont un obstacle à leur progression.

« *Nous sommes partis par Montgarri. Pendant la nuit, la neige nous a surpris et, plutôt que de continuer nous avons préféré rebrousser chemin et repartir par le Bentallou, un ou deux jours après.*

Au départ nous devions être une soixantaine. Celui qui commandait s'appelait Ramón¹ et avait été capitaine dans la Résistance à St Girons.

Il y avait aussi un médecin. »

Mais, dès le départ, se posèrent des problèmes d'effectifs ; certains refusèrent de partir car ils avaient peur. Il est vrai que c'était dangereux

« *Il fallait y aller de l'autre côté !*

Je me souviens de l'un d'entre nous qui s'appelait Viejo et qui ne voulait plus continuer. Il disait : S'ils nous attrapent ils nous tuent ! »

Les risques étaient en effet très grands. Lors des affrontements lorsque la Garde Civile arrivait sachant qu'il y avait des Guérilleros elle s'en approchait en tirant sans discontinuer. C'étaient leurs ordres. Parfois c'étaient eux qui tombaient.

« *Environ trois jours après nous arrivâmes près du tunnel de Viella alors en construction. Nous passâmes donc par-dessus, sur un chemin qu'empruntaient les chevaux et qui aboutissait de l'autre côté sur l'Hospital de Viella.*

L'un d'entre nous, Rafael, se porta volontaire et accompagné de deux autres soldats partit en éclaireur en vue d'attaquer l'Hospital de Viella. Ils aperçurent des gardes devant la porte.

Lorsque ceux-ci comprirent que les guérilleros approchaient, ils s'enfuirent en courant abandonnant même leurs armes

¹ Ramón, officier d'active de l'armée républicaine espagnole, fut commissaire politique du maquis de la Crouzette, « *fier, honnête, droit et responsable* » précise René Suart (camarade de René Plaisant, héros de la Libération de Saint-Girons, assassiné par les Allemands) dans son fascicule autobiographique « *Bataille de la Libération de l'Ariège, telle que je l'ai vécue* » (édition personnelle).

A plusieurs reprises j'ai pu constater combien nous étions craints par les fascistes².

Ce jour-là la situation ne se prêtait pas à la plaisanterie ! »

En fait la peur était des deux côtés, en raison de l'ignorance de la situation réelle de part et d'autre, ainsi qu'en témoigne ce récit :

« Au matin, je fus désigné pour surveiller la route avant le lever du jour. En raison de l'obscurité, je plaquai mon oreille sur le sol sachant que je serais alerté par des vibrations. Mais ce n'est qu'à quinze heures, alors que nous encerclions l'Hospital qu'arrivèrent trois camions. Ils observèrent longuement les lieux, se risquant prudemment un par un, hors des véhicules. Un coup partit. Alors ils se précipitèrent sous les camions. Et nous, nous sommes restés ainsi, dans l'attente, jusqu'à la nuit. Vers vingt-deux heures, comme nous avions l'avantage de connaître leur position, nous les avons contournés et nous sommes partis par là où ils étaient arrivés.

Nous continuâmes notre avancée et, au milieu de la nuit, affamés, nous arrivâmes jusqu'à des mines dont les occupants n'avaient pas grand chose à manger. »

Le problème essentiel était de se procurer de la nourriture : autant dire que c'était un souci constant.

C'étaient, comme cela sera évoqué ultérieurement, les années de faim, de peur et de froid, en Espagne.

A propos de froid, celui-ci avait fait son lot de victimes chez les guérilleros restés versant nord. Nombreux sont ceux qui à leur retour furent hospitalisés pour soigner des membres gelés. Le soleil, sur le versant sud, avait aussi occasionné des problèmes :

« En cette fin octobre comme il y avait de belles journées ensoleillées. l'un d'entre nous fut victime d'une insolation ; nous l'installâmes dans une grange. Mais, à ce moment-là, un petit groupe des nôtres nous rejoignit en disant : il faut partir ... ils arrivent par là-bas ... !! Ils s'en retournèrent et nous, n'arrivant pas à réveiller notre malade, nous dûmes l'abandonner.

Je le retrouverai plus tard, dans la prison de Barcelone. ».

Les derniers jours du Capitaine Ramón.

« Un jour, ainsi qu'à l'habitude, nous nous séparâmes. Certains partirent avec le capitaine Ramón. Ils s'arrêtèrent dans une maison. Pendant qu'ils mangeaient d'autres soldats arrivèrent. Ils crurent que c'étaient des leurs. Hélas ! C'étaient des franquistes. Ramón empoigna rapidement son pistolet mitrailleur mais celui-ci s'enraya et l'autre lui tira dessus, le blessant grièvement. ».

Le capitaine Ramón décèdera quelques jours après.

Mais il fallait poursuivre la route avec toujours la faim pour compagne ; certains groupes, faute de mieux abattaient des animaux : brebis, cheval, ceux qu'ils trouvaient, et les faisaient cuire... comme ils pouvaient.

« Un jour, alors que la faim nous tirait comme à l'habitude nous aperçûmes un paysan labourant son champ. « Prenons lui son casse-croûte » suggéra l'un d'entre nous.

² Une propagande intense anti-guérilleros était menée de l'autre côté des Pyrénées : « Notre rejet du régime était freiné par la terreur brutale exercée par les agents phalangistes. » Reconquista de España édition du 19 décembre 1944. Texte et référence fournis par José Cubero dans « Les Républicains espagnols » éditions Cairn, 2004, p. 269.

« Non ! Pas question de s'en prendre à un « *gañan* » ! (un ouvrier agricole) ce serait honteux », répondis-je.

La vie dans les villages, suivait son cours, dans une indifférence apparente. Ignoraient-ils l'existence et la présence des guérilleros ?

« Un soir, du haut de la montagne où nous nous trouvions nous aperçûmes un village en fête. On le voyait très bien et bien entendu nous ne nous en approchâmes pas. »

On peut imaginer le ressenti de ces hommes face à ce spectacle si loin de leur propre réalité. Le pire étant peut-être d'avoir espéré en vain un soulèvement populaire et de ne pas avoir été accueilli en libérateurs.

« Les rares villageois que nous avons rencontrés (en raison de la propagande citée plus haut) s'ils ne se montraient pas hostiles restaient prudents et n'avaient nulle envie de relancer le conflit. »

Moins d'une semaine s'était écoulée depuis leur départ et les effectifs n'avaient cessé de fondre. A la liste de ceux qui avaient rebroussé chemin, il fallait maintenant ajouter ceux qui s'étaient perdus, ceux qui avaient bifurqué vers l'Andorre, les malades, les blessés, les morts, les prisonniers...

C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent à quatre ou cinq, dont Lucas Tomás, mon parrain, qui, lui, s'était engagé au dernier moment, en remplacement de son beau-frère Modesto Durán victime d'un accident la veille du départ (cf. liste des effectifs, première page).

« Lucas et moi nous restâmes ensemble un jour ou deux, puis il me quitta pour aller retrouver un oncle qui le cacha pendant deux ans. Lui aussi revint ensuite en France, comme moi, clandestinement.

Quant aux autres, ils partirent en direction de Barcelone d'où ils étaient originaires en suivant la voie ferrée... »

Personne ne leur donna l'ordre d'arrêter le combat, de se replier. Il fallait aller JUSQU'AU BOUT !

Fin de l'épisode du Val d'Aran pour notre guérillero.

Mais qu'est donc devenue la 468e brigade ?

D'après José Cubero (Les Républicains espagnols, Éditions Cairn, 2004, p. 268) : « Certains détachements isolés, en particulier ceux de la 468^e brigade, ne rejoindront la France, épuisés, qu'à la mi-décembre 1944 alors que plusieurs centaines de guérilleros tombent entre les mains des forces franquistes. »

En revanche, la jonction qui a fait défaut à la 468^e brigade, permet à d'autres unités de se replier dans de meilleures conditions : « 4000 hommes environ reviennent en France par le Pont-du-Roi, en camion lorsqu'il s'agit de blessés ou de combattants qui, souffrant de graves gelures, sont ensuite évacués vers les hôpitaux de Purpan, de la Grave... ».

L'après Val d'Aran

Province de Lérida

« Je me retrouvai tout seul ! Que pouvais-je faire ?

Je décidai donc d'arriver au prochain village et de me rendre auprès du maire. Je n'avais pas d'arme puisque j'étais infirmier.

C'était un village de la province de Lérida, Ager sans doute. Ce dont je me souviens bien, c'est que son fils était lui-même maire d'un autre village.

Ce maire, comme la majorité des gens des villages que nous avons rencontrés, était las de cette guerre et des difficultés à vivre. Il se montra très compréhensif et, en prévision d'une future enquête à mon sujet me conseilla d'écrire à mes parents pour les prévenir de « mon retour » et de mon arrivée probablement prochaine à Valdepeñas. Je passai ensuite la nuit dans son grenier.

Le lendemain matin alors que j'étais dans les vignes (en quelque sorte, une ébauche de retour à la vie civile. Les vignes symbolisaient sa vie d'antan. Il connaissait !) arriva le maire accompagné de trois gardes civils.

- Écartez-vous ! crièrent-ils au maire. (Quítese de allí !!!)

- Inutile, répondit le maire, il n'a pas d'arme. (Que me quite ?? No me quito , porqué me voy a quitar ? no tiene armas ni tiene nada !). Il est là parce qu'il veut revenir en Espagne. Alors les gardes civils me serrèrent la main. Puis avant de quitter les lieux les épouses des gardes civils me préparèrent des casse-croûtes avec du pain blanc et plein de bonnes choses.

Pendant la nuit, je me levai, descendis du grenier et m'étonnai qu'ils ne soient pas eux-même couchés.

- Pero no os habeis acostados ?

- No, estamos vigilando, no queremos que te pase algo.

Le soir même une quête fut organisée parmi les gens du village et on me remit 27 pesetas. »

Voici un incident qui illustre la crainte qu'inspiraient les guérilleros, résultat entre autre de la propagande phalangiste mais aussi une certaine hésitation quant à l'attitude à adopter à leur égard. Arriva donc un guérillero armé dans le village, probablement un égaré comme tant d'autres. Il frappa puis entra dans une maison où on lui donna un peu de pain.

Mon père, le maire et deux gardes civils observaient la scène de la maison toute proche où ils se trouvaient. « Chut ! Intimèrent les gardes civils, laissez-le repartir ! ».

Enfin pas si hostiles que ça !

Ville de Lérida

A Lérida où on le conduisit, aucune réaction d'hostilité non plus, pas plus à la mairie qu'au siège du gouvernement civil ; plutôt de l'embarras et de l'indécision face au problème posé par ce guérillero.

« Nadie queria saber nada de mi » : personne ne voulait s'occuper de moi.

« Tenemos que llevarte al peor sitio : a la Falange ! » : nous devons t'amener au pire

endroit : à la Phalange (organisation fasciste).

On le conduisit donc à la Phalange de Lérida, encadré par deux gardes civils : « *Ici on salue avec le bras levé !* » pouvait-on lire sur un écriteau. Puis on le fouilla.

« *Qu'y a-t-il dans ce sac ? Des casse-croûtes qu'on lui a préparés au village* », répondirent les gardes civils.

« *Comment est-ce possible ? Il arrive de l'étranger et on lui offre du pain blanc, alors que moi je ne mange que du pain noir !* » s'écria hargneusement leur chef.

« *Que hay en el macuto ? Pan blanco ? Y yo que estoy aquí de jefe no lo he catado ! Cómo es posible ?* » dijo con mala leche ».

Prison de Lérida

Ensuite on le conduisit à la prison de Lérida où il retrouva dix de ses compagnons, entre autres celui qui avait été victime d'une insolation. Lequel lui dit :

« *Quand je me suis réveillé, je suis descendu jusqu'au village où l'on m'a offert à manger. Je n'ai retrouvé personne. Alors je me suis rendu. C'était dans un village de la province de Lérida. Il fallait voir comme la garde civile avait peur des guérilleros* ».

Dans cette prison, aucune animosité à leur égard. Le personnel qui les encadrait se montrait conciliant et même semblait heureux de pouvoir communiquer avec ces détenus un peu particuliers , et puis ... la nourriture était relativement bonne !

« *Esta es la cárcel donde mejor se come, decia un letrado.* ».

Prison « Modelo » de Barcelone

(fin novembre, début décembre 1944)

Après une semaine, chacun encadré par deux gardes civils, on les conduisit à la prison de Barcelone.

Pendant le trajet ils bavardèrent longuement avec leurs gardes qui leur confièrent : « *Nous n'en pouvons plus de cette sale guerre et de tous ces mensonges.* »

Précisons : les gardes civils qui étaient volontaires se comportaient correctement contrairement à ceux qui pouvaient obtenir ce poste sous forme de charge héréditaire de père en fils et dont l'attitude prouvait leur incompétence (parfois par l'abus de pouvoir).

Par exemple, à Barcelone, en cours de route direction la prison, ils croisèrent un de ces gardes civils de très petite taille mais fort arrogant. S'adressant à ses collègues il s'exclama avec violence :

« *¿ Quien es ese ? ¿ Un maquis ? ¿ Y no lo habeis matado ?* » : qui c'est celui là ? Un maquisard ? Et vous ne l'avez pas tué ?

« *¿ No ! ¿ Tenemos órdenes...* » : non ! Nous avons des ordres.

Sans commentaires.

Dès leur arrivée, contrairement à la prison de Lérida, les conditions furent extrêmement dures ainsi que les sanctions. D'emblée le ton fut donné car on les jeta littéralement dans une cellule très exiguë prévue pour cinq personnes alors qu'ils étaient vingt-cinq en les poussant sans ménagement Tous s'affalant à même le sol, éreintés et morts de sommeil.

« Le lendemain un surveillant entra et nous dit : Vous allez vous doucher... mais... à l'eau froide... débrouillez-vous ! On nous vêtait autrement puis on nous convoqua pour nous interroger. En principe il était interdit de parler ! Chose difficile ! Il y avait parmi nous des estrapelistas » [des pratiquants du marché noir]. L'un d'eux me dit que c'était la 2^e fois qu'on l'emprisonnait car c'était la seule façon de survivre.

Une anecdote

« Au cours de cette incarcération qui dura vingt et un jours (c'était la règle) arriva un soldat de la Division Azul. Ayant appris que la guerre était terminée il voulait rentrer chez lui. [La Division Azul était un corps de volontaires espagnols que Franco envoya sur le front de l'Est contre les Soviétiques].

Il partageait notre cellule mais nous ignorait ostensiblement, ne nous adressant jamais la parole.

Les repas, composés essentiellement de topinambours, étaient servis par des religieuses. Parfois, de leur propre initiative, elles complétaient ce maigre repas en distribuant des oranges. Les gardes fermaient les yeux ; ils commençaient à nous connaître. Parlant de nous ils disaient : « Ils veulent revenir en Espagne et c'est tout ! »

Un jour, celui de la División Azul reçut un virement de 8 000 pesetas. Quand on avait de l'argent on pouvait se procurer ce qu'on voulait. Il alla à la cantine et s'acheta un kilogramme de turón qu'il commença à manger devant nous. Moi je disais : « Depuis le temps qu'il ne mange pas, son estomac a rétréci, ça m'étonnerait qu'il résiste. ». Effectivement pendant la nuit nous l'entendîmes gémir. « Il est en train de mourir ! Il est en train de mourir ! », m'exclamai-je. Je sonnai, on arriva. J'expliquai ce qui s'était passé et mes craintes. On l'emmena... On le fit vomir puis il se rétablit.

Le lendemain au moment du repas il dit :

- Moi je ne mange pas !

- Ah ! Bon ! dit le surveillant alors tu donnes ta part aux autres pour qu'ils se la partagent.

- Ces autres -là ne devraient pas avoir le droit de manger !

Le garde réagit avec une paire de claques (¡ le dio dos guantadas que lo tiraron al suelo !) en ajoutant :

- « Ici il n'y a ni División Azul ni Russes, ni rien, il n'y a que des prisonniers ! Et ton repas tu devrais le donner à celui-ci (il parlait de moi il était au courant) car si tu es encore en vie c'est grâce à lui ! Ne l'oublie pas ! ».

On nous garda donc vingt et un jours. Le jour du départ, dernier contrôle. Je m'approchai pour écouter. On demandait :

- Bon ! à toi, qu'est-ce qu'on t'a retiré ?

- A moi, on m'a pris...

- Ici on ne prend rien, on retire et ensuite on rend.

Je passe. Ils me disent :

- Et toi, qu'est-ce que tu avais ?

- On m'avait retiré un sac avec ça... ça... et j'avais 100 francs et les 100 francs n'y sont plus !

- Ils n'y sont pas en effet ! On te les a retirés parce que vous avez mangé un cheval dans la montagne (et c'était vrai !) et il a fallu le payer. Les paysans nous l'ont réclamé.

- J'avais aussi un rasoir, un très très bon rasoir !

- Oui mais on n'a pas le droit de te le rendre.

Ensuite on nous conduisit dans un monastère (San Elias) pour y loger, un monastère sans moines.

On nous y servit un très bon repas, avec des couverts, avec des serveurs en habit..., cadeau d'un certain hôtel...

Le général Moscardó ³ celui du siège de Tolède nous rendit visite. ».

Il se montra extrêmement courtois et, s'adressant à eux, mit en exergue leur courage autrement dit le COURAGE dans son absolu, celui qui est nécessaire à tout combattant.

On est en droit de s'étonner d'un tel accueil puisqu'ils étaient considérés comme des « Rouges » mais du temps s'était écoulé, une évolution s'amorçait en raison d'une certaine lassitude. De toutes façons ils n'étaient plus des ennemis mais des vaincus et il reconnaissait qu'il leur avait fallu beaucoup de courage dans leur entreprise.

« A la fin du repas, on nous demanda :

- Alors, vous êtes contents ?

- Oui !

- Mais il manque quatre-vingt couteaux !

Impossible de les retrouver tous ! Bon... cadeau de l'hôtel !

Autre anecdote : Un curé arriva, un curé aragonais. C'était là aussi un des règlements de la prison (national catholicisme oblige) ; il nous dit :

- Je suis sûr que certains d'entre vous ont été enfants de chœur, car j'ai besoin d'aide pour célébrer la messe.

- Je n'ai pas été enfant de chœur, dis-je, mais je sais le faire.

Nous recouvrîmes un carton avec un chiffon pour faire un autel.

La première des choses qu'il nous dit fut : « Je ne vous demande pas de vous agenouiller mais que vous gardiez le silence. » C'était un curé très démocratique.

La messe se déroula parfaitement.

- Mais, dites-moi, Monsieur le curé, la messe en général dure vingt minutes et vous vous n'en avez mis que quatorze.

- C'est exact, mais pour les trois duros que l'on me donne, je ne vais pas en faire plus et vous, ce que vous voulez, c'est ne pas rester debout !!! »

.Sortie de prison

« Ensuite, nous sortîmes de prison et ce furent des moments plus délicats. Nous devons nous rendre dans le quartier de Colón [place Colón à Barcelone] pour y récupérer

³ Au cours de l'année 1944, le lieutenant-général Moscardó, commandant de la région de Barcelone, avait été dépêché le long des Pyrénées en prévision d'une éventuelle intervention des Alliés. Rappelons aussi, pour mémoire, que la propagande exalta les hauts faits des « héros de l'Alcazar » de Tolède, le colonel Moscardó ayant refusé de rendre la forteresse quand les assiégeants l'avaient menacé d'exécuter son fils.

papiers, passeports et un peu d'argent pour ceux qui en étaient complètement démunis.

Il ne fallait pas tomber sur un contrôle de la garde civile qui, faute de papiers, aurait très mal réagi et nous aurait renvoyés en prison.

Chemin faisant, dans Barcelone, nous rencontrâmes une dame et nous lui demandâmes si les voies du tramway menaient jusqu'à la gare. C'était une Française. Son mari travaillait à l'ambassade d'Espagne. Nous lui confiâmes nos difficultés avant de prendre le train :... dormir... manger...

Nous la suivîmes jusqu'à un magasin et là, elle nous remplit les poches avec plein de choses... enfin ce qu'on trouvait à l'époque !

- Comment se fait-il que vous parliez un peu français ?

- Nous avons fait la guerre en France.

- Nous, nous sommes d'Alsace mais nous ne pouvons pas partir car la frontière est fermée sinon nous l'aurions fait parce qu'ici ça ne va pas.

Etant donné la distance et nos hésitations pour nous repérer, nous arrivâmes après la fermeture des bureaux.

Nous devons prendre le train mais il était hors de question faute de papiers, de rester aux abords de la gare qui était constamment surveillée par des gardes civils.

Nous commençâmes par chercher un restaurant bon marché où l'on nous servit un plat de lentilles pour trois pesetas. Et là, entre clients, nous avons parlé, parlé... Et nous en vînmes à des confidences :

- « Nous, nous sommes des « carteristas » [voleurs de portefeuilles). Nous vivons de cela. De toutes façons, vous, en France, vous ne savez pas comme tout va mal ici. »

Les premières années de l'après-guerre furent « les années de la faim, du froid, de la peur » (« los años del hambre, del frio, del miedo »).

Pour combattre la faim : le marché noir (« el estraperlo »). C'était devenu une activité nationale de survie.

Pourquoi la peur ? La répression était impitoyable ; elle envoya à la mort des milliers de personnes après des jugements pour le moins sommaires.

« Chemin faisant, dans Barcelone, nous fûmes témoins de cette faim, de cette peur : en l'absence de gardes civils, rapidement des étalages de nourriture se déployaient au sol et, à la moindre alerte, hop! tout disparaissait !

Puis nous partîmes à la recherche d'un gîte. Nous parcourîmes toutes les « maisons publiques ». Mais elles ne pouvaient nous recevoir. « Votre cas est fréquent, quotidien même, mais si la nuit il y a un contrôle on peut vous renvoyer en prison, nous répondait-on. » Je me rappelais alors un ami de mon père qui avait un débit de vin Calle Nueva de San Francisco, il me reconnut et c'est chez lui que nous passâmes la nuit. »

Dans le train, entre Barcelone et Madrid

« Les trains étaient vieux, rares donc bondés. Difficile d'avoir une place assise.

Il y avait une dame très bien habillée et sa fille. Elles étaient debout. Je suggérai à mes amis : « Nous allons leur demander si elles vont loin et si elles veulent, nous leur céderons nos sièges un moment. »

- Dites Madame vous allez loin ?

- A Saragosse.

-Nous en avons parlé entre nous qui allons jusqu'à Madrid, nous pouvons vous laisser nos places.

Juste avant l'entrée du train dans Saragosse — jusque là nous avions bavardé sans arrêt —. la dame dit à sa fille :

- Dans la valise là-haut tu glisses la main et tu prends cinq paquets de cigarettes...

- Comment se fait-il que vous ayez tout ce tabac ?

- Nous avons un bureau de tabac.

Du tabac « pelo rojo ». Quel bonheur pour nos fumeurs !

A Madrid mes amis descendirent et je continuai jusqu'à Valdepeñas. ».

Valdepeñas, décembre 1944 - avril 1947

« A Valdepeñas, j'occultai mon histoire de guérillero bien entendu. La famille seule savait. Néanmoins je ne reçus aucune visite. Tous craignaient de se compromettre. On emprisonnait et on exécutait facilement...

A Valdepeñas sur une croix on pouvait lire :

2000 morts par les Rouges

2000 morts par les Nationalistes

Du travail, j'en eus sans difficulté. J'ai participé à la construction des routes et travaillé dans les vignes.

Là, par exemple, j'ai pris la mesure des difficultés à vivre.

Ces vignes se trouvaient à dix-huit km de Valdepeñas. Il fallait partir à cinq heures du matin. Si moi, j'avais la chance de pouvoir me nourrir plus facilement, certains n'emportaient que de l'eau... et ne mangeraient donc pas jusqu'au soir. Malgré l'intense surveillance des boulangeries par la police [les boulangeries étaient tenues d'exiger des tickets] et les coups de sifflet intempestifs, les risques de confiscations, les pourparlers interminables, je devais m'ingénier à leur procurer du pain au marché noir. »

Mon père, sachant lire et écrire, se sentait investi d'un rôle protecteur car il était à même de plaider en faveur de ses compagnons de travail.

De par son action antérieure, ses prises de positions, comment ne se serait-il pas senti moralement engagé face à ces insoutenables situations ?

Le retour en France

Le temps passait en attendant que la situation évolue jusqu'à permettre son retour en France⁴. Quoiqu'il en soit, sa situation serait difficile à régulariser : impossible d'obtenir un passeport.

« Je dus prendre la décision d'un retour clandestin par Puigcerdá.

Aidé par des amis catalans, nous choisîmes un jour de la Semaine Sainte, jour

⁴ La frontière fut réouverte en février 1948.

d'affluence (une raison entre autres : de nombreuses Françaises venaient se faire coiffer en Espagne à des tarifs beaucoup plus bas). Accompagné par l'épouse de mon ami (incarcéré au Barcarès en février 1939 avec moi), nous tentâmes de détourner la curiosité des douaniers en jouant le rôle du parent français raccompagné par sa cousine vers 16 h (heure conseillée) qui, après avoir passé la journée dans les montagnes en sa compagnie retourne chez lui. J'étais bien habillé, je m'appliquais à parler français dans les moments critiques et.... cela marcha ! Mais que d'émotions !

Arrivé à Bourg-Madame, je me rendis aux autorités afin de régulariser ma situation.

Je téléphonai à ma femme... ».

Deux ans et demi après le début de son expédition, mon père était enfin de retour en France.

Une dernière anecdote, personnelle

Mai 2005, en Espagne, je retrouve une cousine germaine et, comme le sujet me préoccupe toujours, je lui demande si elle a des souvenirs concernant les événements de cette époque, car elle a grandi à Valdepeñas.

- *Non, car je n'étais pas née. Je suis née en 1947. ¿Tu padre fué Nazi, verdad ?*

- *¿¿¿ Nazi ???*

Ma surprise passée, je cherche à comprendre :

- *¿ Nazi o maquis⁵ ?*

- *¡Ah si ! ¡ Maquis !*

Énorme lapsus, bien sûr, mais aussi ignorance, flou, imprécision...

Mon « travail de mémoire » n'est pas seulement utile. Il s'impose.

⁵ Le mot « *maquis* » est en Espagne assez largement utilisé pour désigner ceux que nous appelons maquisards ; il est synonyme de « *guerrillero* ». Les maquisards espagnols se désignent eux-mêmes par ce terme-là.

Conclusion

Soixante ans après, quel regard porter sur cette odyssée ?

— tentative avortée ou pas ?

— échec ou pas ?

N'ayant pas les compétences nécessaires, je retiendrai volontiers ces quelques mots porteurs de réconfort et de sérénité, ceux que m'a adressés Ferrán Sánchez Agustí⁶ par courriel et que je traduis :

« J'ai récemment, dans les Universités de Pau et de Toulouse, défendu la thèse que l'opération du Val d'Aran et l'invasion des Pyrénées ne doivent jamais être qualifiées d'échec car il est l'acte de provocation au régime le plus notoire et la seule fois en 40 ans de dictature que Franco s'énerva ; c'est pour cela qu'il envoya 100 000 hommes à la frontière en peu de jours et qu'il commença l'oeuvre de fortification de la Linéa Gutierrez, parce que, comme tous les guérilléros et le peuple espagnol exilé, il était convaincu que les Alliés viendraient le renverser. »

Je retiens aussi le point de vue d'un autre historien espagnol, Francisco Moreno Gómez, à la page 245 de « *La resistencia armada contra Franco* » (816 pages, préface de Paul Preston, paru en 2001) qui ne rejette pas le terme de « *fracaso* » mais en l'atténuant considérablement. Il dit : « *Aquella operació de Reconquista no fué ni una debacle ni un fiasco ni un exterminio. Fué simplemente, un gesto fallido* » .

Oui... un acte manqué.

⁶ Ferrán Sánchez Agustí est auteur, notamment, de :

— *Maquis en Catalunya. De la invasió de la vall d'Aran a la mort de Caracremada*, Pagès editors, juillet 1999 (5^e édition, révisée et augmentée : mars 2005).

— *Maquis y Pirineos. La gran invasion (1944 -1945)*, Ed. Milenio, 2001.

Ce dernier ouvrage est, à ma connaissance, le plus complet quant à l'offensive dans les Pyrénées : la totalité des 327 pages y sont consacrées.

Si vous désirez un autre exemplaire
ou voulez me communiquer des informations,
merci de me contacter :

Emilia Sánchez Andrieu

6 ter avenue René Plaisant
09200 Saint Girons

valdaran-44-47@cegetel.net

Édité à compte d'auteur